

Bailly Fr., Pouvoir et société. Le regard du mosaïsme,
coll. Judaïsmes, Paris, L'Harmattan, 2005, 24x16, 219 p.,
19.50 €. ISBN 2-7475-8004-0

DANS **NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE** 2009/1 **Tome 131** , PAGES 158B À 159B
ÉDITIONS **NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE ASBL**

ISSN 0029-4845

DOI 10.3917/nrt.311.0158b

Date de mise en ligne : 30/04/2015

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-nouvelle-revue-theologique-2009-1-page-158b?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Nouvelle revue théologique ASBL.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

valeurs de l'entreprise (travail créatif, esprit d'équipe, initiative, liberté, responsabilité) face à l'accélération du changement, à la difficulté de prévision et à l'intensité de la compétition. *B. Vivier* en appelle à un dialogue social, qui recherche l'équilibre entre le besoin de changement (mobilité du travail) exprimé par l'entreprise et le besoin de conservation (sécurité des travailleurs) exprimé par les syndicats. *J.M. Schmitz* propose, à la lumière de la doctrine sociale de l'Eglise, une vision chrétienne du travail: respect de l'autre, honnêteté, dialogue... *Y. Bresson*, dans un chapitre surnuméraire, présente son «utopie»: un *revenu d'existence*, attribué inconditionnellement, de la naissance à la mort, à tous les Français (et que complèteraient les revenus d'activités). Chaque communication est précédée d'une présentation de l'orateur, et prolongée d'un échange de vues. — P.-G.D.

MORALE ET DROIT

ACADÉMIE D'ÉDUCATION ET D'ÉTUDES SOCIALES, **Le travail, accomplissement ou servitude**, Paris, de Guibert, 2006, 24x16, 271 p., 22 €. ISBN 2-7554-0089-7.

L'Académie d'éducation et d'études sociales, dans ses annales 2004-2005, présente huit communications qui, toutes, traitent du travail. *S. Rowvillois* le considère à la lumière de la révélation: Genèse (création, chute, Babel), évangiles, apocalypse. *Ch. Delsol* en étudie la valeur (*ora et labora*) dans la culture occidentale: le travail donne sens au monde et à notre propre existence. *M.J. Guillaume* relève le danger d'un succès économique et social qui s'établit contre la réalité familiale. *B. Chauvois* insiste sur le fait que l'évolution du contenu des emplois requiert une adaptation de la formation professionnelle. Développant le concept de *travail décent* pour tous, *D. Peccoud* note qu'il ne peut avoir de norme universelle.

Ch. Hérrault, du Groupe Lafargue, évoque la dimension humaine et les

BAILLY Fr., Pouvoir et société. Le regard du mosaïsme, coll. Judaïsmes, Paris, L'Harmattan, 2005, 24x16, 219 p., 19.50 €. ISBN 2-7475-8004-0.

Physicien chercheur au CNRS, maintenant retraité, l'A. s'intéresse à la manière dont le «mosaïsme» nous aide à réfléchir les problèmes politiques et sociaux de notre temps. Selon cette optique, il a publié un premier ouvrage dans la même collection *Mosaïsme et société*; il s'intéresse aussi à l'épistémologie scientifique et il s'engage en politique comme en sociologie. Dans ce livre, il se pose la question du pouvoir et de son enjeu «messianique», à partir de la tradition mosaïque, toujours inspirante, pense-t-il, même pour une rationalité laïque.

L'introduction présente «la thématique du pouvoir» et un 1^{er} chap. pose les jalons des concepts du mosaïsme. Puis l'A. analyse successivement, à travers l'histoire d'Israël, l'échec de la confrontation des hommes au pouvoir,

avec le passage de l'individuel au collectif et celui de l'oppression à la liberté, avant de faire l'expérience décevante de la royauté, et celle des exils et des asservissements aux conquérants. Il fait enfin le bilan de son enquête dans le mosaïsme, et il revient sur le concept de pouvoir, compte tenu des circonstances dont la Bible parle.

Il dégage en conclusion quelques pistes, et il esquisse une réflexion sur la notion d'alliance dans les rapports humains et sociaux, entendant par là «la relation féconde entre des termes irréductibles l'un à l'autre» (p. 216). Avec la tradition juive, il distingue «deux messianismes, et non un seul» (p. 217). Il voit dans l'idéologie de l'alliance une théorie politique et sociale capable de résoudre le problème de la maîtrise et de la souveraineté. Réflexion généreuse, sans doute, même si on l'ampute du dynamisme divin, qui en rendrait possible l'effectuation. — J.R.

CALVEZ J.-Y. sj, **Chrétiens penseurs du social**, t. II: **L'après-guerre (1945-1967)** Lebre, Perroux, Montuclard, Desroche, Villain, Desqueyrat, Bigo, Chambre, Bosc, Clément, Giordani, Courtney Murray, Ellul, Mehl, coll. Histoire de la morale, Paris, Cerf, 2006, 22x14, 210 p., 23 €. ISBN 2-204-07933-2.

C'est une époque passablement troublée, et, à bien des égards, ecclésiastiquement problématique, que l'A. aborde dans ce second volume. Il y eut d'abord la vague du «progressisme chrétien», vigoureusement contestée dès 1945 par le P. Gaston Fessard — *France, prends garde de perdre ta liberté* — contestation vigoureusement argumentée dans *l'Actualité Historique*, jusqu'en 1978, année de la mort de l'A., sans oublier l'ouvrage posthume, au titre particulièrement interpellant: *Église, prends garde de perdre la Foi*. Le P. Fessard, fidèlement interprété par un autre jésuite, le P. Manaranche, reprochait en effet à *l'Union*

des chrétiens progressistes de remplacer l'eschatologie chrétienne par une eschatologie temporelle.

Dans le même sens, M. Montuclard et son mouvement *Jeunesse de l'Église*, survalorisait l'histoire qui débouchait sur un pseudo-messianisme d'inspiration marxiste. «Dans la résistance à cette tentation, note justement l'A., on peut parler d'un grand combat au sein de la pensée catholique française de ce temps». Ce combat évoluera vers une discussion du marxisme qui débouchait sur un pseudo-messianisme d'inspiration marxiste. «Dans la résistance à cette tentation, note justement l'A., on peut parler d'un grand combat au sein de la pensée catholique française de ce temps». Ce combat évoluera vers une discussion du marxisme, où se distinguèrent les jésuites Pierre Bigo, Henri Chambre et Jean-Yves Calvez lui-même. En ce qui concerne ce dernier, on ne peut que le remercier et le féliciter d'avoir résumé ici en quelques pages l'analyse critique du marxisme qu'il avait développée dans son ouvrage majeur, *La Pensée de Karl Marx* (1956) et qui, en effet, «a été décisive dans la réflexion de beaucoup de jeunes chrétiens dans les années 50».

Le chapitre consacré au P. Lebre, initiateur d'*Économie et humanisme* et de l'«IRFED» n'est pas moins passionnant et éclairant en ce qui concerne la fécondité sociale de la foi chrétienne. L'A. y analyse en particulier l'influence décisive de ce Dominicain dans la rédaction de l'encyclique de Paul VI *Populorum Progressio* (1967). Autre «grande figure» du témoignage chrétien dans la réflexion d'ordre social: François Perroux (1903-1987), dont l'A. rappelle opportunément l'originalité aujourd'hui trop méconnue. Il ne pouvait omettre non plus l'éminente contribution des Jésuites de *l'Action Populaire* (Villain, Bigo, Calvez et Perin); l'approche sociologique du «politique», avec les PP. Desqueyrat et R. Bosc; la pensée catholique d'économie libérale, avec Marcel Clément. Ce volume apporte enfin le complément d'un regard sur la pensée protestante française (R. Mehl et J. Ellul) et sur deux figures importantes de la pensée sociale catholique hors de France: l'italien I. Giordani et, aux États-Unis, le Jésuite John Courtney Murray. On

attend avec impatience le tome troisième qui s'ouvrira sur «l'après 68». — P. Lebeau sj

CALVEZ J.-Y. sj, **Chrétiens penseurs du social (1920-1940)**. Maritain, Mounier, Fessard, Teilhard de Chardin, de Lubac, coll. Histoire de la morale, Paris, Cerf, 2002, 22x14, 208 p., 30 €. ISBN 2-204-06963-9.

C'est toujours une expérience gratifiante que de présenter des ouvrages rédigés par un spécialiste hautement qualifié. Nous la partageons d'autant plus volontiers avec nos lecteurs, que, exact contemporain de l'A., et bénéficiaire de plusieurs rencontres avec lui, nous avons été nourris, comme beaucoup d'autres, des penseurs dont il fait ici mémoire — ce qui permet au modeste lecteur que nous fûmes de les revisiter. Lui-même, spécialiste et enseignant des sciences sociales et économiques à l'Institut Catholique de Paris et à d'autres institutions universitaires, il a consacré ce premier volume aux années vingt et trente du XX^e siècle. Celui-ci concerne surtout la pensée sociale et catholique en France de ceux qu'il appelle à juste titre «les grands noms»: Maritain, Mounier, Fessard, Teilhard de Chardin, de Lubac. Mais il les fait opportunément précéder par une vingtaine de pages sur Charles Maurras et «la pensée Action française».

Ayant nous-même fréquenté, dans le milieu familial, des proches séduits par cette pensée, nous avons pu mesurer l'étendue de cette séduction dans le milieu catholique de l'époque, et, par voie de conséquence, le drame qu'a représenté, pour bon nombre de catholiques, la condamnation par le pape Pie XI en 1927 de l'Action française à laquelle il reprochait d'exclure toute relation de la politique et de la foi. C'est à partir de là que l'A. rend compte de ce qu'il appelle le «Retournement» initié par Jacques Maritain, jusqu'alors adhérent de l'Action française, et dont l'A.

explícite ce qu'il qualifie à juste titre d'«apport décisif sur la relation de la politique et de la foi».

Apport précisé, et partiellement critiqué, par cette autre «grande figure» qui fut un des maîtres de notre jeunesse: Emmanuel Mounier, dont la pensée «demeure capable de stimuler encore». Autre étape: le P. Gaston Fessard sj, dont l'originalité «est d'avoir introduit l'idée de dialectique dans une pensée qui se développait habituellement plutôt sous un mode principal et déductif». Ici encore, de larges citations permettent de saisir la genèse et la complexité d'une pensée puissamment originale. Vient alors la surprise, qui n'en est pas moins convaincante, de découvrir le P. Teilhard parmi ces «penseurs du social». Ici encore, les textes parlent, en particulier dans cette grande synthèse que constitue *Le Phénomène humain*, remaniée et complétée en 1947-1948: «Pas d'avenir évolutif à attendre pour l'homme en dehors de son association avec tous les autres hommes». Ce qui inspire le diagnostic teilhardien du marxisme et des fascismes, ainsi que sa critique de la démocratie libérale, individualiste.

Enfin, l'apport, aussi personnel que traditionnel, du P. Henri de Lubac, dont l'originalité est de «faire émerger le «social» de la doctrine chrétienne même, de la foi, des «dogmes» chrétiens. «Plus encore: de faire reconnaître l'homme comme social à partir de sa dimension religieuse comme telle», ainsi que le réalise l'A. de ce livre fondamental qui a tant nourri et inspiré notre génération: *Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme*. À ces chapitres concernant des penseurs catholiques français, l'A. ajoute, «afin d'élargir le champ», deux appendices, également suggestifs: l'un concernant leurs émules catholiques contemporains: en Italie (Don Sturzo), en Allemagne (le P. Oswald von Nell-Breuning), aux États-Unis (John A. Ryan); le second, concernant la pensée protestante (Karl Barth, Martin Niemöller et Dietrich Bonhoeffer). — P. Lebeau sj

CALVEZ J.-Y. sj, **Chrétiens penseurs du social**, t. II: **L'après-guerre (1945-1967)** Lebret, Perroux, Montuclard, Desroche, Villain, Desqueyrat, Bigo, Chambre, Bosc, Clément, Giordani, Courtney Murray, Ellul, Mehl, coll. Histoire de la morale, Paris, Cerf, 2006, 22x14, 210 p., 23 €. ISBN 2-204-07933-2.

C'est une époque passablement troublée, et, à bien des égards, ecclésiatement problématique, que l'A. aborde dans ce second volume. Il y eut d'abord la vague du «progressisme chrétien», vigoureusement contestée dès 1945 par le P. Gaston Fessard — *France, prends garde de perdre ta liberté* — contestation vigoureusement argumentée dans l'*Actualité Historique*, jusqu'en 1978, année de la mort de l'A., sans oublier l'ouvrage posthume, au titre particulièrement interpellant: *Église, prends garde de perdre la Foi*. Le P. Fessard, fidèlement interprété par un autre jésuite, le P. Manaranche, reprochait en effet à l'*Union des chrétiens progressistes* de remplacer l'eschatologie chrétienne par une eschatologie temporelle.

Dans le même sens, M. Montuclard et son mouvement *Jeunesse de l'Église*, survalorisait l'histoire qui débouchait sur un pseudo-messianisme d'inspiration marxiste. «Dans la résistance à cette tentation, note justement l'A., on peut parler d'un grand combat au sein de la pensée catholique française de ce temps». Ce combat évoluera vers une discussion du marxisme, où se distinguent les jésuites Pierre Bigo, Henri Chambre et Jean-Yves Calvez lui-même. En ce qui concerne ce dernier, on ne peut que le remercier et le féliciter d'avoir résumé ici en quelques pages l'analyse critique du marxisme qu'il avait développée dans son ouvrage majeur, *La Pensée de Karl Marx* (1956) et qui, en effet, «a été décisive dans la réflexion de beaucoup de jeunes chrétiens dans les années 50».

Le chapitre consacré au P. Lebret, initiateur d'*Économie et humanisme* et de l'«IRFED» n'est pas moins passion-

nant et éclairant en ce qui concerne la fécondité sociale de la foi chrétienne. L'A. y analyse en particulier l'influence décisive de ce Dominicain dans la rédaction de l'encyclique de Paul VI *Populorum Progressio* (1967). Autre «grande figure» du témoignage chrétien dans la réflexion d'ordre social: François Perroux (1903-1987), dont l'A. rappelle opportunément l'originalité aujourd'hui trop méconnue. Il ne pouvait omettre non plus l'éminente contribution des Jésuites de l'*Action Populaire* (Villain, Bigo, Calvez et Perrin); l'approche sociologique du «politique», avec les PP. Desqueyrat et R. Bosc; la pensée catholique d'économie libérale, avec Marcel Clément. Ce volume apporte enfin le complément d'un regard sur la pensée protestante française (R. Mehl et J. Ellul) et sur deux figures importantes de la pensée sociale catholique hors de France: l'italien I. Giordani et, aux États-Unis, le Jésuite John Courtney Murray. On attend avec impatience le tome troisième qui s'ouvrira sur «l'après 68». — P. Lebeau sj

GRÖNEMEYER D., **Rimanere umani: High-tech e cuore**. Per una medicina dal volto umano, tr. E. BORNA, coll. Books, Brescia, Queriniana, 2006, 21x14, 232 p., 16.50 €. ISBN 88-399-2854-5.

Professeur de radiologie et de microthérapie, fondateur d'un centre de recherche, D. Grönemeyer a le don d'exposer clairement et simplement des sujets techniques complexes, si bien que son livre est devenu un best-seller en Allemagne. Il part de ses expériences personnelles et des récits de ses patients.

Son but est de réunifier ce que l'on sépare trop souvent: santé, maladies, guérison, environnement. L'humain est complexe, mais l'homme global reste la valeur fondamentale. Il souhaite une économie sanitaire globale, sans oublier les exigences des patients.

Son idée centrale est que l'homme fait partie du monde et de son milieu de vie, tout en formant lui-même un éco-système avec son corps, son âme et son esprit. La médecine doit prendre tout en compte.

Loin de présenter un nouveau système sanitaire, l'A. expose sa façon personnelle d'envisager la prévention, les soins, l'assistance médicale et l'économie sanitaire, sans plus. Il désire en fait montrer les capacités énormes de la médecine et de l'économie sanitaire pour éveiller le goût de commencer à changer quelque chose. Il est très attentif aux exigences des patients, car il importe de «rester humain» face à la mondialisation et à certains rêves de toute-puissance technique.

Il veut soigner et guérir plutôt qu'économiser sur les malades. Il souhaite de bonnes relations entre médecins et patients, car l'homme n'est pas une machine. Si l'économie domine, les hommes risquent de devenir de plus en plus malades. Les technologies ont bouleversé la médecine, mais certains techniciens voudraient traiter l'homme comme une simple machine et programmer le destin biologique de l'homme! Mais alors, que deviennent la personne et la dignité humaine? Il faut établir une éthique du respect de l'homme, si on veut le sauver. Le progrès n'est pas automatique et indéfini. L'esprit, les sentiments, la personnalité dépassent les capacités des machines. L'A. estime qu'il faut interdire le clonage humain.

Dans une médecine trop morcelée par les spécialités, on a besoin d'une théorie globale si l'on veut éviter les dérives dans certains domaines, car «l'homme est plus que la somme de ses parties». Il faut amener à collaborer tous ceux qui interviennent en médecine, pour aboutir à une science intégrale et modérée, en respectant ce chef-d'œuvre qu'est la vie.

On aime entendre un spécialiste parler de façon si équilibrée et pleine de bon sens. Puisse-t-il être entendu! — B.C.

GRÜN A., **L'identité masculine en question**, tr. Ch. CHAUVIN, coll. Thabor, Paris, Médiaspaul, 2005, 20x13, 182 p., 18 €. ISBN 2-7122-0924-9.

Le présent ouvrage, nous avertit l'A., bénédictin allemand, s'adresse aux hommes que le mouvement féministe a insécurisés et qui souffrent d'un manque de référents humains. Suggérant que «la spiritualité de l'Église catholique est plus féminine que masculine: on y loue davantage les vertus passives de compréhension, de compassion et d'humilité», il invite ses lecteurs à développer une spiritualité virile, orientée vers l'action et l'engagement. Balisant dans la Bible «les chemins périlleux et aventureux qui mènent à la conquête de la virilité», il en retient dix-huit personnages, dans lesquels il retrouve les archétypes junguïens (le roi, le guerrier, le magicien, l'amant...), à l'exemple du jésuite américain, Patrick M. Arnold, auquel il se réfère fréquemment. Nous découvrons avec plaisir: Jonas, le bouffon qui introduit l'humour dans la relation à Dieu; Salomon, l'amant qui gère avec tendresse sa propre *anima*; Jean-Baptiste, l'homme sauvage qui n'a pas besoin de porter un masque... Quant à Jésus, en qui Jung voit celui qui réalise l'archétype du Soi, l'A. nous le présente comme guérisseur. La bibliographie est présentée exclusivement en allemand. — P. Detienne sj

GUARDINI R., **Opera Omnia VI: Scritti politici**, éd. M. NICOLETTI, Brescia, Morcelliana, 2005, 24x17, 694 p., relié, 50 €. ISBN 88-372-2015-4.

Ce volume présente, en ordre chronologique 37 articles sur la politique rédigés pour une revue de jeunes. On y voit Guardini devenir de plus en plus concret à partir des idées thomistes sur le pouvoir et le bien commun.

L'homme fait partie d'un ordre provenant du Dieu transcendant dont

toute autorité tire sa légitimité et ses limites. Beaucoup de catholiques étaient hostiles à la politique des partis de Weimar et prônaient l'idée d'une autorité forte comme dans l'Église. R.G. manifeste lui-même une attitude ambiguë sur le sujet. Mais l'ordre social doit respecter la liberté humaine. Pour Guardini, la personne et l'ordre entre les personnes sont deux points cardinaux à l'image de la Trinité. Toute obéissance doit être consciente, libre et accordée à l'autorité légitime. La limite à tout abus de pouvoir doit venir de la conscience de chacun. Aux jeunes déçus par le parlementarisme, il veut rendre le goût de la politique parce que notre vie humaine en dépend. C'est à travers l'État que le peuple devient capable d'agir et d'exister dans la liberté, l'honneur et le respect de la morale.

Contre le nazisme naissant, il affirme que l'État n'est pas la valeur suprême comme le voulait Hegel. Chacun doit participer activement au destin commun et l'État doit s'occuper des personnes qui le composent. Il faut dépasser l'individualisme et favoriser la démocratie en gardant un esprit critique envers le pouvoir. Les droits de Dieu limitent ceux de César et Jésus est notre seul sauveur. Ce n'est qu'en 1952 que Guardini parlera, avec quelques réserves, de la responsabilité de tous les Allemands dans la question juive.

Après la guerre, R.G. se déclare «démocrate catholique», c.-à-d. qui reconnaît des valeurs absolues et des autorités objectives n'émanant pas du peuple. Le pouvoir provient du droit et d'un ordre supérieur à respecter. Il donne alors les caractéristiques d'une vraie société démocratique. Le pouvoir doit être au service de tous, dans le respect de la justice. Par ailleurs, l'homme a besoin d'utopie comme anticipation d'un monde idéal vers lequel il nous faut tendre, en sachant nous sacrifier, au besoin, pour le service de la vérité et de la justice ou en nous dressant contre un pouvoir injuste.

Ces notations jettent un peu de lumière sur les idées politiques de Guardini. On aimerait savoir comment il a pu passer à travers la tourmente nazie et si c'est sa seule renommée qui l'a protégé. — B. Clarot sj

LAUSTER J., *Dio e la felicità*. La sorte della vita buona nel cristianesimo, tr. C. DANNA, coll. BTC 134, Brescia, Queriniana, 2006, 23x16, 222 p., 21.80 €. ISBN 88-399-0434-4.

C'est à un auteur protestant, professeur de théologie et de morale sociale, que la collection «Bibliothèque de Théologie contemporaine» a confié le sujet du bonheur chrétien, alors que depuis Luther les protestants avaient remplacé le bonheur par la seule justification, dit l'A. Alors pourquoi l'avoir choisi? Peut-être parce qu'il est plus concret et plus soucieux de la pensée contemporaine.

Lauster constate le retour en force du bonheur dans la discussion philosophique actuelle. Qu'est-ce qu'une vie bonne et réussie? La réponse est complexe car elle implique les domaines culturels, sociaux, économiques, spirituels et religieux. Le christianisme réagit de façon réservée à la question, parce qu'il a connu bien des retournements dans sa réponse, et même le scepticisme ou le refus devant l'existence du bonheur. En effet, on ne voyait pas comment concilier le bonheur ici-bas avec la vie souffrante du Christ. Lauster assure que lorsque le christianisme a parlé du bonheur, c'est quasi toujours pour polémiquer avec les idées d'une époque sur ce thème.

Dans le christianisme, le fil conducteur du bonheur est lié à Dieu, fondement ultime de la réalité. Mais l'A. estime que la théologie (protestante?) ne contient aucune doctrine systématique sur ce point, ni aucune continuité historique, car ce thème y est adventice... Vouloir en traiter exige donc de la modestie. L'histoire fournit pourtant

quelques réponses à cette question qui nous concerne tous de près.

La première partie du livre, historique, suit les grandes lignes de la pensée chrétienne sur le sujet depuis l'AT; la seconde tente de tracer un profil théologique du bonheur. Tous les hommes tendent au bonheur, mais le confondent souvent avec le bien-être, la vertu, la morale, etc. Le bonheur est l'accomplissement d'une vie humaine réussie. L'homme peut l'expérimenter parfois brièvement ici-bas. Ce sont des irrptions du divin dans notre vie, des participations fugitives au bonheur final, transcendant. On éprouve alors que le bonheur ne dépend pas de nos seules forces, et ces expériences fugaces renforcent notre confiance et notre courage de vivre pour atteindre ce bonheur plénier promis qui nous attire.

Ce point de vue protestant est proche du point de vue catholique, mais avec des notes différentes. — B. Clarot sj

LIEVENS Th. sj, **L'éthique comme vocation**. Se laisser choisir pour choisir, préface de J.-M. HENNAUX, Coll. Donner raison 22, Bruxelles, Lessius, 2008, 20x14, 282 p. ISBN 978-2-87299-172-3.

Pour entamer la présentation de ce livre remarquable, nous n'avons rien de mieux à faire que de citer les premières lignes de la préface (tout aussi remarquable) de J.-M. Hennaux: «Le livre du P. Thierry Lievens nous propose, sous des apparences modestes, une éthique très originale. Son auteur place l'engagement total de soi envers un ou une autre qui nous aime, au centre et en surplomb de l'histoire humaine de chacun, de son histoire éthique'. Il aperçoit comme 'centre de l'histoire éthique de la personne la décision de se laisser choisir par un autre reconnu aimant'.»

Ce livre constitue le premier volet d'une thèse de théologie défendue à Paris (Centre Sèvres). La seconde partie est encore à paraître. Si 'se laisser

choisir pour choisir' constitue le thème privilégié par l'auteur pour aborder les Exercices spirituels de saint Ignace, le livre fournit le fruit philosophique de sa méditation théologique (s'il est vrai que la théologie peut s'avérer source de progrès philosophique) en même temps qu'il présente, pour le lecteur extérieur, une introduction à cette théologie. L'A. croise les analyses philosophiques de Ricoeur (dans *Soi-même comme un autre*), la philosophie de Levinas, ainsi que *L'Éthique dans l'univers de la rationalité* de J. Ladrière.

De Levinas, il recueille l'orientation fondamentale et le début du mouvement éthique dans la rencontre d'Autrui; de *Soi-même comme un autre* il adopte le plan et la structure générale du développement de l'éthique: de soi (ch. I: Décider, c'est être soi) à l'autre (ch. II: Être choisi, se laisser choisir et la possibilité d'un 'nous'), à travers des institutions justes (ch. IV: Du vouloir à l'élection (notamment la section 3 de ce chapitre: l'Alliance, une réalité à habiter et à construire); à Ladrière, il emprunte ses analyses remarquables du 'nous' et du 'redoublement' (p. 65) du moi instauré par le choix (ou la réception) du partenaire élu dans le mariage. Mais l'A. marque son originalité dans la désignation de cette situation particulière du mariage comme paradigme ou *analogatum princeps* de tout choix éthique. Citons encore une fois la préface de J.-M. Hennaux: «T. Lievens est amené à poser l'alliance mutuelle entière entre deux personnes — le mariage — comme référence fondamentale», de la totalité de l'éthique, précisons-nous. Référence fondamentale, mais qui déborde analogiquement sur d'autres relations: amitié, thème déjà présent chez Aristote (57) — y compris comme coloration de l'alliance du mariage, fraternité à l'intérieur de la famille et au-delà. On comprend que la relation même du chrétien au Christ, dans le chapitre V: Théologie, soit abordée principalement sous cet angle de l'amitié' (244).

Soulignons encore, comme J.-M. Hennaux dans sa Préface, le tour résolument personnaliste de l'éthique ici présentée: l'amitié, comme l'amour, va à la *personne*, de l'autre en son unicité ou singularité (28) ou ipséité(35), opérant, de surcroît, par sa gratuité, le dépassement du manque par le débordement (202). La contingence est ainsi, commenterions-nous, justifiée, rachetée, exhaussée en surabondance. (L'A. rejoint ici, consciemment ou non, l'ontologie du P. A. Chapellet).

On soulignera l'apport très riche d'analyses phénoménologiques (notamment dans le ch III: Affectivité et décision) du 'cœur', de l'amitié, de la sensibilité, ainsi que le rôle respectif de l'intuition, de l'intelligence et du 'sentiment' (le *sentiment* du devoir, le *sentiment* de la responsabilité (131); comme plus loin l'importance de la gratitude (180). En tout cela, il s'agit d'intégrer à l'éthique toutes les passivités (cf. le 'consentir', 106-110) sans lesquelles le soi et son initiative éthique ne peuvent ni s'inaugurer, ni se déployer ni s'achever.

On attend avec impatience la parution du second volet, proprement théologique, sur le 'se laisser choisir pour choisir' dans les Exercices spirituels de saint Ignace.

Une légère remarque: le thème de la relation d'amitié avec le Christ, intégré dans celui de l'alliance et de l'Alliance (avec Dieu), permet-il d'honorer entièrement la vertu de religion appelée à présider aux relations de la créature avec son Créateur et du pécheur avec son Sauveur? On trouverait chez Blondel (IV^e et V^e parties de *l'Action* [1893]) des accents différents et sans doute complémentaires. Légitimité et nécessité de philosophies plurielles dans l'approche du mystère inépuisable! En tout cas, l'ouvrage présenté explore et trace une voie très originale et féconde, qui se recommande vivement à la lecture. L'index thématique, à la fin du livre, s'avérera très utile pour revenir sur les analyses les plus originales, notamment phénoménologiques

(abandon, confiance, consentement, désir, émerveillement, gratitude et gratuité, imagination, mémoire, pardon, passivité, réciprocité, sollicitude, etc.).— P. Favraux

MANICARDI L., **L'umano soffrire.** Evangelizzare le parole sulla sofferenza, coll. Spiritualità occidentale, Magnano, Qiqajon, 2006, 21x13, 216 p., 13 €. ISBN 88-8227-209-5.

L'humaine souffrance: question sur laquelle l'être humain ne cesse de se pencher. Comment évangéliser les paroles sur la souffrance? Un bibliste, moine de la communauté de Bose, collaborateur de *Parola, Spirito e Vita*, a déjà publié sur le sujet, avec Enzo Bianchi: *Auprès du malade et La charité dans l'Église*. Il tente ici une réflexion qui sera d'un grand secours au personnel soignant et aux visiteurs de malades italophones.

Il nous fait d'abord regarder le visage du patient, avant de considérer la maladie comme événement spirituel requérant l'aide de la prière, puis il nous parle de l'accompagnement des malades. Il considère alors les différentes attitudes devant la souffrance et la manière de l'accueillir, surtout aux moments de crise. Puis il nous apprend à contempler Jésus auprès des malades et face à sa propre mort, avant de méditer, avec saint Paul, sur la solidarité avec les souffrances du Christ. En conclusion, il s'interroge sur la maladie mentale et sa signification dans et pour la communauté chrétienne.

Une réflexion intelligente, d'une grande sensibilité évangélique et d'une réelle attention à la personne qui souffre. À lire et à méditer en profondeur. — J.R.

MAZZANTI G., **Da Cana la Luce.** Teologia e spiritualità del mistero nuziale, Bologna, EDB, 2006, 21x13, 47 p., 5 €. ISBN 88-10-80816-9.

On n'a pas fini de sonder le mystère des noces de Cana. À force de le méditer, le premier signe que rapporte l'évangile de Jean nous découvre peu à peu ses richesses. L'opuscule de théologie spirituelle que nous offre l'A. y contribue. L'union de l'homme et de la femme est à la base de l'anthropologie. Elle est aussi chemin de salut grâce à la puissance de la révélation divine qu'elle nous donne à découvrir et à vivre. En moins de 50 pages, l'A., prêtre du diocèse de Florence, professeur à l'Université pontificale de Rome, à la fois poète et théologien, qui a déjà publié sur le mystère nuptial, nous mène au cœur de la réalité mystérieuse du Christ Époux de l'humanité, livrant son corps crucifié et ressuscité dans le sacrement eucharistique. Il nous unit à son corps vivant, nous faisant ainsi accéder à l'intimité trinitaire. Un joyau à contempler, un bon vin à goûter. Oui, la lumière vient de Cana. Merci de nous le redire. — J.R.

Parlons argent. Économistes, psychologues et théologiens s'interrogent, éd. D. MARGUERAT, coll. Essais bibliques 39, Genève, Labor et Fides, 2006, 23x15, 141 p., 18 €. ISBN 2-8309-1199-7.

Daniel Marguerat, qui a dirigé en 2005 à l'université de Lausanne un séminaire pluridisciplinaire consacré à l'argent, rassemble ici les sept travaux qui y ont été présentés. Un économiste s'interroge: l'économie néo-libérale serait-elle devenue un capitalisme sans morale? Un exégète relève dans la Bible deux modèles d'utopie (le renoncement aux biens, Mt 19,21; la communauté des biens, Ac 4,34-35) et deux modèles pauliniens de participation: le bénévolat et la collecte. Un psychologue étudie le rôle de l'argent en fonction des différents niveaux de développement de la personnalité. Un moraliste s'attarde aux liens entre capitalisme et morale protestante. Une patrologue se penche sur Jean Chrysostome, pour

qui le but de l'aumône n'est pas avant tout social: c'est un remède destiné à guérir le riche lui-même. — P.-G.D.

PONTIFICIO CONSIGLIO PER LA FAMIGLIA, **Famiglia e questioni etiche**, Bologna, EDB, 2004, 24x17, 592 p., 50 €. ISBN 88-10-43007-7.

Ce volume donne une synthèse éclairante du travail, du souci et des enseignements fournis par le Conseil Pontificale pour la famille durant plus de dix ans. Il indique aux chercheurs les thèmes les plus controversés et les réponses apportées par des spécialistes durant des sessions destinées principalement à la formation des évêques. Les auteurs sont nombreux, même si l'on aurait pu souhaiter une plus grande variété selon les sujets abordés.

Soulignons brièvement le parcours thématique et ses enjeux. Le chap. 1 (chap. 1) traite du «mariage, de la famille et de l'amour conjugal». Les fondements doctrinaux sont clairement explicités par C. Caffara, A. Lopez Trujillo, F. Gil Hellin, T. Anatrella, D. Tettamanzi. Cette exposition ample donne la cohérence des enseignements de l'Église, souligne les défis, la responsabilité des évêques, les points délicats: confusions affectives et idéologiques dans les couples, paternité et maternité responsables, unions de fait. L'articulation de la sexualité à l'intérieur de la famille est réfléchie (chap. 2) en situant le cadre culturel (E. Sgreccia, P. Eliot) et la mission éducative de l'Église (P. Eliot).

Les questions difficiles de la famille et de la procréation sont ensuite rassemblées (chap. 3) et discutées à partir d'une excellente présentation de la doctrine conciliaire de l'amour conjugal (F. Gil Hellin), du contexte sociétal actuel (F. Di Felice) et des moyens de contrôle de la procréation (F. Fernandez et J. Suandeau). Un rappel des fondements de l'enseignement de l'Église concernant la procréation (G. Kaszak)

et un état de la question sur la fécondation assistée (F. Fernandez) sont bien évocateurs des thèmes les plus délicats. Un chapitre plus bref mais important (chap. 4) traite du lien entre le don conjugal et le don de l'enfant (C. Cafara), de l'affectivité et de la sexualité des handicapés (T. Anatrella) et du droit des mineurs (D. D'Agostino). Le lien entre la famille et la société est plus amplement réfléchi (chap. 5). La famille n'est-elle pas la base de la société (F. D'Agostino)? L'éthique y a sa place (F. Di Felice). Les questions démographiques, celles des forums internationaux, de la globalisation et les politiques familiales sont étudiées longuement (A. Lopez Trujillo, M. Schooyans, G-F. Dumont). La dernière partie affronte les questions médicales et bioéthiques les plus actuelles (E. Sgreccia et D. B. Gomez), la dignité de l'embryon humain et son statut (A. Serra, F.C. Fernandez) avant de cerner l'objet moral de l'avortement (J. Saudeau), de l'euthanasie (I. Carasco de Paula), le refus de l'acharnement thérapeutique (F. B. Gomez), le diagnostic prénatal (E. Sgreccia), le clonage (J. Suudeau).

L'information, ample et précise, affronte les grands défis actuels posés à la famille. Les articles donnent de précieuses indications pour ceux et celles qui mesurent l'accélération de l'histoire dans ces domaines et la remise en cause des options fondamentales de l'anthropologie chrétienne au sein de nombreuses cultures. Nous aurions aimé trouver des réflexions sur la spiritualité conjugale telle qu'elle a été mise au plein jour depuis Vatican II. L'articulation avec la condition de la vie consacrée et son rapport aux familles mériterait aussi plus d'attention. Un auteur attentif à la «matrice théologique» fondamentale vérifiera par ailleurs combien les interpellations morales contemporaines et la réponse à celles-ci restent inscrites dans le milieu familial. La théologie catholique y trouve des sources toujours neuves: elle élabore sa

réflexion et ses arguments dans le cadre de l'union conjugale voulue par Dieu dès l'origine et sauvée en Christ. C'est un aspect de la fécondité sacramentelle du mariage pour la raison humaine. — A. Mattheeuws sj

SEMINCKX St., La réception de l'encyclique «*Humanae vitæ*» en Belgique. Étude de théologie morale, Roma, Pont. Univ. Santa Croce, 2006, 24x17, 439 p.

Cette étude dirigée par A. Rodriguez Luno est fort intéressante non seulement pour les intellectuels de Belgique, mais également pour le discernement des difficultés liées à l'enseignement de la doctrine de l'encyclique de Paul VI. La *première partie* présente les commentaires argumentés des principaux moralistes belges de l'époque: L. Janssens, Ph. Delhaye, A. Chapelle et T. Belmans. Ce choix respecte autant les parités culturelles et linguistiques du pays que les positions théologiques opposées et les modes variés de réflexion de ces auteurs. Pour les générations qui n'ont pas connu ce contexte, la lecture de cette section est décisive. Elle permet, même si nous connaissons directement la position de l'A., de mesurer les enjeux et la complexité des débats. Les circonstances et le climat de ces années soixante dans l'Église et dans la société civile éclairent une question délicate qui n'a plus aujourd'hui la même portée.

Les commentaires d'autres intervenants (32) sont également offerts au lecteur et donnent une 'géographie' plus diversifiée des réactions à la parution de l'encyclique. Ils nous indiquent à la fois le grand désir de comprendre et la complexité des arguments selon l'angle d'approche choisi. Une présentation est faite aussi de la déclaration commune des évêques de Belgique (texte en annexe). Cette dernière souligne la perplexité des pasteurs à cette époque, et leur désir, comme pour de

nombreuses conférences épiscopales, de rendre raison de l'encyclique tout en manifestant l'importance de la conscience et en tenant compte de l'incompréhension exprimée par de nombreux baptisés. Sans faire d'anachronisme, le lecteur est ainsi amené à saisir au mieux les raisons objectives des diverses interventions. Cet apport historique, conjugué avec le tableau des principaux arguments théologiques, est éclairant. Il permet à chacun de mesurer, en accord ou non avec l'A., l'aspect dramatique de l'engagement de l'Église dans ce domaine. À la lumière du travail de Jean-Paul II, de l'apport décisif de l'encyclique *Veritatis splendor* et du recul des années, nous prenons conscience avec plus d'acuité de la crise de la théologie morale dont l'énoncé de la doctrine d'*Humanae vitae* n'a pas pu faire abstraction. Tout en indiquant les oppositions et la non-réception de l'encyclique, l'A. atteste son accord avec la doctrine de celle-ci, mais fournit, au-delà du jugement des théologiens, certaines causes objectives des difficultés rencontrées. Au-delà des personnes et de leurs qualités, — et ce fait devrait nous donner à penser à toute époque — , la théologie morale et la culture dans laquelle elle se développait se trouvaient fort démunies pour rencontrer frontalement ce que R. Laurentin a appelé un signe de 'continuité évolutive' en matière de mœurs.

La *seconde partie* explicite une étude plus personnelle de la doctrine d'*Humanae vitae*. L'A. souligne dès le départ trois questions principales (la nature humaine, l'objet de l'acte, la loi naturelle) et leur mise en perspective en Belgique (quelques problèmes connexes: conflits des devoirs, autorité du document). Une relecture des pages centrales d'*Humanae vitae* est présentée: elle nous indique que le noyau du débat réside dans le lien entre nature et liberté. En surgissent ensuite les étapes du commentaire: la nature corporelle et sexuée de l'être humain en dépendance de Dieu, la recherche du bien par la rai-

son pratique qui scrute la loi naturelle qui est participation de la loi éternelle, la conformité de l'acte conjugal avec celle-ci, le lien, dans l'horizon de l'amour, entre l'acte conjugal et la vertu de justice. Ces données classiques sont revisitées à la lumière des écrits de M. Rhonheimer. La démarche est précise, parfois difficile parce que liée à un langage particulier de la théologie morale fondamentale, mais elle vise à unifier l'ordre des vertus et l'ordre de la raison. Il s'agit, à chaque instant, de 'dire' ce qu'est l'objet moral et l'*ordinatio* que la raison introduit dans l'exercice de l'inclination. De fait, ce qui apparaît, c'est l'importance pour le sujet (les conjoints) de réunir les 'conditions' d'un don de soi tel que Jean-Paul II l'a déployé après *Humanae vitae*: ces conditions sont la 'possession de soi' qui jaillit de la liberté humaine. Cette réflexion met en lumière la vérité de l'affirmation de l'encyclique sur l'unité des deux significations de l'acte conjugal. Celui-ci n'a qu'un objet moral unique dont le sens plénier et indivisible se dit dans l'union et la procréation.

Ce travail a été retenu en janvier 2006 parmi les finalistes du prix 'Henri de Lubac' qui récompense les 5 meilleures thèses en français défendues aux universités pontificales dans l'année écoulée. Cette indication nous invite à sa lecture et à son respect quelques soient les positions théologiques et pastorales qui seront celles des lecteurs. — A. Mattheeuws sj

SIEBERT R., *Lex talionis, religion, force et terreur*, tr. H. VAUGRAND, Abjat-sur-Bandiât, X-Alta, 2006, 20x11, 130 p. 12 €. ISBN 2-913998-06-2.

L'A, professeur à la Western Michigan University, étudie, à la lumière de Hegel, la dichotomie moderne entre le religieux et le séculier, entre certaines religions et la formation souvent violente des États-nations modernes. Au menu: nationa-

lisme allemand et sionisme; terreur (Ben Laden) et contre-terreur (Bush); terrorisme islamique international, fruit de la mondialisation néo-libérale; fondamentalisme, phénomène exclusivement moderne en dépit de son langage religieux... L'A. s'interroge: la loi du talion, telle qu'elle est codifiée dans la Torah et dans le Coran, justifie-t-elle l'utilisation nationaliste de la force et de la terreur? La religion n'est-elle pas devenue une part du problème nationaliste plutôt que sa solution?

Dans son plaidoyer pour une société réconciliée, l'A. estime que la paix entre les nations présuppose la paix... une paix qui elle-même ne peut naître que d'un dialogue entre les religions, basé sur une connaissance mutuelle de leurs dogmes et de leur morale sociale et individuelle. Il suggère que l'application de la Règle d'or évangélique (Mt 7,12) que presque toutes les religions ont en commun, telle qu'elle est explicitée dans le sermon sur la montagne (Mt 5,38-48) et pratiquée par les non-violents (Gandhi, Martin Luther King, Romero), peut devenir le socle d'un ethos mondial sur la base duquel la violence et la terreur que produit le nationalisme pourraient être refrénées. L'A. en a aperçu une application encourageante lors du tsunami de 2004. En appendice: une évocation du radicalisme libertaire de l'augustinien Thomas Müntzer (1489-1525), chef théologique de la révolution des paysans allemands (1523-1525), abandonnés et trahis par Luther. Un lapsus: le fils de Louis XVI n'est pas mort guillotiné. — P.-G.D.

TERLINDEN L., **Le conflit des intériorités** – Charles Taylor et l'intériorisation des sources morales: une lecture théologique à la lumière de John Henry Newman, Rome, Editiones Academiae Alfonsianae, 2006, 24x17, 318 p., 22 €. ISBN 88-901974-3-9.

L'A. parcourt deux histoires. La première est celle du 'sujet' en Occident.

Comment en sommes-nous venus à nous considérer comme des 'je' et à conférer une telle importance au déploiement individuel de soi? Le retour à soi en vue de trouver plus grand que soi, chez saint Augustin, est la première étape majeure. Dans la suite advient la maîtrise rationnelle du monde que permet l'objectivation de celui-ci par le 'sujet', qui dès lors s'en dégage. À ces deux étapes s'ajoute celle du romantisme et son insistance sur le *pouvoir naturel d'expression* de chacun.

Cette esquisse ici abrégée du livre de Ch. Taylor *The Sources of the Self* (1986), que l'A. présente de façon claire et éclairante dans les 120 premières pages, sert à diagnostiquer le malaise du sujet éthique moderne confronté au conflit, récurrent, de la multiplicité des 'sources morales' en lui et autour de lui. (Par 'source morale', il faut comprendre ces biens supérieurs [*hypergoods*] privilégiés dans notre échelle de valeurs, qui confèrent à d'autres réalités d'être des biens; ainsi par exemple, pour le croyant, c'est la communion avec Dieu qui donne à la prière d'être un bien.) À chaque étape où le 'sujet' augmentait ses pouvoirs, il s'est présenté des penseurs pour lui proposer de réduire la part de Dieu — qui était encore Créateur et *acteur d'événements* dans la vie du sujet chez Augustin —, pour faire de lui pendant un temps l'auteur lointain d'un monde ordonné et bon (déisme), et finalement l'écarter quand le sujet a été persuadé de trouver uniquement en lui-même ses sources morales.

Au terme de la première partie, l'A. dégage un quadruple défi: 1. la localisation progressive des sources morales dans l'*intériorité* du sujet s'est accompagnée historiquement de la *sécularisation*: les deux sont-elles liées? 2. La *rationalité* objectivante et maîtrise du réel a aussi apporté son lot de bienfaits; mais quels *autres horizons de sens* sont-ils laissés à l'homme moderne? 3. L'avènement de la *subjectivité* a remarquablement promu la liberté et

l'authenticité du sujet, mais comment se sauver des écueils du *subjectivisme* ? 4. La *multiplicité* affirmée des sources morales expose aujourd'hui le sujet à des conflits intérieurs. Une *unification des sources morales* est-elle possible pour lui ?

Pour permettre d'envisager des réponses à ces défis, l'A. nous présente ensuite une autre histoire, celle du cardinal John Henry Newman. Ici aussi nous avons droit au parcours — historique et intellectuel — de plusieurs couches d'influences : sa conversion (la découverte bouleversante et fondatrice du socle indubitable de toute sa pensée : « *Myself and my Creator* »), l'*evangelicalism* et son attention au sentiment, la libre-pensée (appelée à la manière anglo-saxonne *libéralisme*), la doctrine de l'évêque anglican Butler sur la certitude pratique à partir d'une convergence de vraisemblances (en anglais *probable evidences*), la lecture des Pères de l'Église. L'expérience fondatrice, et poursuivant son œuvre unificatrice, d'une Présence dans la conscience humaine aurait pu rester un témoignage : celle d'un homme du XIX^e siècle exposé à des courants contradictoires semblables à ceux qu'affronte le jeune d'aujourd'hui (religieux et anti-religieux ; exaltant la rationalité scientifique et technique ou au contraire le sentiment subjectif ; etc.) a trouvé de quoi unifier sa vie. Mais l'A. fait bien plus ; il déploie pour nous l'anthropologie et l'épistémologie rigoureusement argumentées du cardinal Newman dans sa *Grammar of Assent*. La centralité de l'expérience de la conscience, le rôle de 'l'imagination' et des *images* imprimées en nous par l'expérience du réel et le rôle non moins important de la *raison* dans nos certitudes concrètes (distinguées des certitudes théoriques), tout cela permet au lecteur de réfléchir et non seulement d'être touché.

La conclusion reprend les quatre défis exposés à la fin de la première partie et met en dialogue les apports de Ch. Taylor et du cardinal Newman. Certes,

d'autres éléments auraient pu être intégrés pour enrichir et affiner la pensée de l'A. qui s'adresse à l'homme moderne : p. ex. la psychanalyse et sa compréhension de la conscience ; le rôle de l'altérité et du dialogue dans l'auto-nomisation de celle-ci ; l'écologie et sa perception d'une profonde interdépendance des êtres. Mais l'A., conscient des limites de son discours et de celles des auteurs présentés, expose ceux-ci de façon critique à la fin de chaque partie.

Ce livre précieux et original par les auteurs qu'il associe a le mérite de faire entrer dans le champ de la réflexion théologique et éthique francophone les apports de la tradition anglo-saxonne. Derrière la recherche intellectuelle fouillée, méthodique, pointe en outre le souci pastoral. L'insistance sur l'expérience dialogale que constitue la conscience permet à l'A. de se retirer au terme de son exposé et de s'effacer derrière la devise du cardinal Newman : *Cor ad cor loquitur*. — Th. Lievens